

suppliaient Allah de balayer ces infidèles, de rendre à son calife une indépendance souveraine et à son peuple une tranquille liberté.

*
* *

Quelques jours plus tard, je confiais à un homme politique, membre naguère important de l'*Entente libérale*, les réflexions que m'avaient suggérées mes promenades nocturnes à travers Stamboul pendant le mois de Ramazan. « Il me semble, — lui disais-je — que tous les Turcs de Constantinople sont nationalistes. » Il me répondit : « Comment en serait-il autrement ? Nous pouvons ne point partager les idées politiques de Moustapha Kemal et de ses amis ; les accointances du gouvernement d'Angora avec l'*Union et Progrès*, avec les Juifs et avec les Bolchéviks peuvent nous déplaire et même nous inquiéter. Mais nous ne pouvons point ne pas être de cœur avec ceux qui défendent le territoire de l'Empire contre les envahisseurs et qui pour le moment, incarnent en eux la défense nationale. Entre les nationalistes et les Grecs, notre choix n'est pas libre : nous sommes nécessairement pour les nationalistes. »

Voilà le sentiment d'un adversaire irréductible de l'ancien Unionisme. Mais la majorité des Turcs de Constantinople me semble aller beaucoup plus loin. Si, par attachement à la tradition, ils déplorent que la capitale de la Turquie, le cœur de l'Empire aient été transportés d'Europe en Asie, ils reconnaissent que, dans les circonstances actuelles, ce change-